

rageuse, toi, la femme forte, comment on parvient à étouffer les ardentes aspirations d'un amour qui a été la seule joie, le seul tourment de votre vie. Souviens-toi du passé, Dolorès, des premières heures de notre jeunesse, de cette existence à deux où nos cœurs, sans savoir ce qu'ils voulaient, où ils allaient, s'éveillaient à la tendresse. Je ne sais ce qui se passait dans le tien. Mais le mien n'a jamais nourri qu'une pensée, caressé qu'un espoir : t'appartenir et te posséder. De cet espoir, j'ai vécu. Il a été la force et la faiblesse de mes jours, leur douleur la plus déchirante et leur joie la plus pure.

Tandis qu'il parlait ainsi à demi-voix, s'inquiétant peu d'être entendu. Antoinette, après avoir échangé quelques paroles avec Coursegol, s'était peu à peu avancée. Elle prêtait l'oreille. Aucun de ces accents ne lui échappait, et l'altération croissante de ses traits eût révélé à qui l'eût observée en ce moment, les maux qu'elle subissait.

—Était-ce donc un rêve insensé que le mien ? continua Philippe, sans voir Antoinette, sans écouter Dolorès qui voulait l'arrêter. Se promettre une existence modeste et calme avec une femme adorée, digne de soi, est-ce montrer une ambition coupable ? Et, cependant, la première fois que je te parlai de cet amour, tu me dis : Antoinette t'aime, épouse-là. Et comme j'insistais, tu ajoutas : J'appartiens à Dieu.

—N'était-ce pas la vérité ? demanda timidement Dolorès.

—Non ! car tu m'aimais et tu te sacrifiais à je ne sais quel devoir de convention dont mon père n'eût pas exigé l'accomplissement si, me sentant soutenu par toi, j'avais osé dire la vérité. Tu n'as pas voulu. Tu es partie. Puis un hasard providentiel nous a placés en face l'un de l'autre. Alors tu m'as donné une espérance, pour me l'enle-

ver ensuite quand Antoinette ru. J'h bien, vois ton oeuvre, voici tous les trois, également heureux, toi de mourir, moi de vivre, Antoinette de m'aimer.

—Je suis heureuse de mourir dit Dolorès, qui retrouva toute mété pour prononcer ces paroles.

—Que ne me conviais-tu à mourir, alors ? Hier, lorsque tu me fis cette fatale nouvelle, pourquoi ne m'as-tu pas dit : Nous avons été malheureux ici-bas. L'éternité va nous récompenser à tant de maux immérités, assés nos cœurs l'union à laquelle nous aspirions. Viens, mourons ensemble.

—Moi ! te tuer ?

—C'eût été moins cruel que de te laisser vivre. Sais-tu ce que tu fais, quand je n'aurai plus l'espoir de te revoir ici-bas ? Une complication à la mort pour obtenir d'être promptement frappé.

—Philippe ! Philippe ! murmura Dolorès d'un accent de reproche. Toi qui parles ainsi, toi qui as donné ton âme à la tienne, toi qui es égaré, au lit de mort de ton père, toi et moi, vous vous êtes assés ensemble sous la main d'un prêtre, vous a bénis !

Philippe ne répondit pas.

—Tu m'as fait des reproches, dit Dolorès. A quoi servent-ils ? Est-ce moi qui suis coupable ici ? Est-ce moi qui ne suis pas sans cesse voulu te décevoir. Ne t'ai-je pas dit toujours : Loin de t'éloigner de moi ? Ne t'ai-je pas démontré l'inanité de tes reproches ? Toi-même, n'y avais-tu pas noncé ? Et le jour où j'ai été le point de t'écouter d'un cœur assistant, n'est-ce pas toi qui m'as dit qu'Antoinette avait ta promesse ? Je n'ai donc rien à me reprocher. D'ailleurs, je n'ai pas cherché à mourir. Je meurs parce que le ciel me l'a ordonné ainsi. Je me résigne, et si cette résignation est la preuve de quelque chose, c'est que cet exemple raffermira